

Le premier humanisme latin en Italie face à la théologie : entre contestation et renouvellement

Jean-Frédéric CHEVALIER

Le 28 mai 1362, depuis Padoue, Pétrarque adresse à Boccace une lettre pour le rassurer¹. Son ami vient de recevoir la visite d'un inconnu, un moine chartreux dont le nom serait Gioacchino Ciani. Celui-ci a été chargé par un mourant, Pietro Petroni (1311-1361), un moine de la chartreuse de Maggiano près de Sienne, de lui transmettre une injonction venue du ciel : Boccace, dont la mort est annoncée comme imminente, mais aussi Pétrarque doivent renoncer à la poésie pour sauver leur âme. L'avertissement, qui se situe dans la tradition à la fois littéraire et spirituelle de la « lettre céleste »², est spectaculaire tant la réputation de visionnaire et de thaumaturge du moine chartreux est grande. L'auteur du *Décameron*, très impressionné par ce « messenger céleste », propose à Pétrarque, en guise de testament, de lui léguer sa bibliothèque. La réaction de Pétrarque est double, *stupor* et *maeror* : il est paralysé (non par la crainte mais par l'étonnement de voir son ami s'affoler à ce point) et en même temps profondément affligé. Par cette double posture

1. Nous remercions chaleureusement le Professeur Gérard Nauroy pour la relecture de cette communication et ses conseils bienveillants.

2. La « lettre céleste » se situe dans le prolongement de la légende selon laquelle le Christ aurait envoyé une lettre depuis les cieux pour défendre la sainteté du dimanche notamment. Voir DELEHAYE (Hippolyte), « Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel », *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la classe des beaux-arts*, 1899, p. 171-213. Nous renvoyons tout particulièrement à JONES (W. R.), « The Heavenly Letter in Medieval England », *Medievalia et Humanistica*, 6, 1975, p. 163-178. Nous remercions Frédérique Lachaud, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Lorraine, pour cette indication bibliographique. Dans un tout autre contexte, le réalisateur du film *Valley of Love* (2015), Guillaume Nicloux, se situe dans l'héritage de cette tradition légendaire en utilisant comme ressort dramatique une lettre adressée à ses parents par un enfant défunt. Par ailleurs, la lettre testament, motif littéraire, peut être conçue comme un prolongement de la « lettre céleste ».

théâtrale Pétrarque met en scène sa réaction. Comme toujours, même en réponse à ses propres amis, il se met en scène. Significativement, nous nous situons au livre I des *Lettres de la vieillesse*³. Ces lettres tissent le bilan d'une vie, de ses combats et de ses souffrances, mais confèrent également au poète couronné l'*auctoritas* de la sagesse. Cette sagesse est marquée par l'empreinte laissée en lui par ses lectures des Pères de l'Église, parmi lesquels les quatre « Docteurs de l'Église » (Ambroise, Jérôme, Augustin et Grégoire le Grand⁴). En effet, il serait erroné de penser que « l'humanisme » – du moins le premier « humanisme » ou plus exactement les *studia humanitatis* – marque une rupture avec l'héritage des Pères de l'Église. Si on peut parler d'une émancipation des lettres par rapport aux textes sacrés, il faut cependant préciser qu'il s'agit d'une émancipation des lettres par rapport à ce qu'était devenu le langage théologique, d'une certaine manière celui de la scolastique, devenu une dialectique, non plus socratique, mais artificielle. À la dialectique scolastique du *pro* et *contra* succède le dialogue philosophique⁵, qui permet de renouveler profondément le questionnement « théologique », notamment quand Pétrarque converse avec Augustin dans le *Secretum*. En hommage aux travaux de notre président et à sa très belle édition de *Jacob et la vie heureuse*, riche notamment des parallèles tissés entre Bible, patristique et néoplatonisme, nous prendrons aujourd'hui l'exemple de l'œuvre d'Ambroise lue par Pétrarque⁶ pour montrer comment le retour aux textes de l'Antiquité tardive est, pour Pétrarque, l'espoir d'un retour aux sources de la théologie.

-
3. Voir PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, I-III, éd. E. Nota, trad. F. Castelli, F. Fabre, A. de Rosny, présentation, notices et notes de Ugo Dotti, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'Humanisme », 2002, p. 46-75 et 360-368 ; DOTTI (Ugo), *Pétrarque*, trad. fr. J. Nicolas, Paris, Fayard, 1991, p. 294-296 et 429-430. Nous renvoyons aux indications bibliographiques contenues dans ce dernier ouvrage, tout particulièrement à BRANCA (Vittore) dans *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, I, Milano, A. Mondadori, 1967, p. 123-126 (étude reprise dans « Giovanni Boccaccio. Profilo biografico », Firenze, Sansoni, 1977, p. 121-125) ; BILLANOVICH (Giuseppe), *Petrarca letterato. Lo scrittoio del Petrarca*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1947, p. 240-243 et 258-260.
 4. Voir MARTINELLI (Bortolo), *Petrarca e il Ventoso*, Bergamo, Bari, Firenze, Messina, Milano, Roma, Minerva Italica, 1977, p. 321-322 et 365-366.
 5. Nous renvoyons à « Scolastique et humanisme. Pétrarque et la croisée des ignorances », préface composée par Olivier Boulnois dans PÉTRARQUE, *Mon ignorance et celle de tant d'autres*, trad. J. Bertrand revue par C. Carraud, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2000, p. 5-43.
 6. Nous renvoyons à GIANNARELLI (Elena), « Petrarca e i Padri della Chiesa », *Quaderni Petrarqueschi* 9-10 (1992-1993), p. 393-412 (réédition dans *Il Petrarca latino e le origini dell'Umanesimo*, II, éd. M. Feo, Firenze, Le Lettere, 1996, rééd. 1999, p. 393-412) ; EAD., « Quale e quanto Agostino ai tempi del Petrarca », dans *Petrarca e Agostino*, éd. R. Cardini et D. Coppini, Roma, Bulzoni, 2004, p. 1-17 ; voir également *Petrarca e i Padri della Chiesa* ; *Petrarca e Arezzo*, mostra, Palazzo comunale di Arezzo, 28 ottobre 2004 – 9 gennaio 2005, éd. R. Cardini et P. Viti, Firenze, Pagliai Polistampa, 2004.

Pétrarque a effectué de longs séjours à Milan entre 1353 et 1361⁷. Il a même résidé près de l'église Saint-Ambroise. Cette proximité géographique favorisa une « complicité » intellectuelle et spirituelle entre les deux Milanais. Tout en reconnaissant cependant ne pas savoir à quel âge Ambroise était mort⁸, Pétrarque possédait au moins deux manuscrits des œuvres d'Ambroise, notamment le *Parisinus Latinus* 1757 du début du xiv^e siècle⁹. Ce manuscrit enluminé, présentant dans ses marges des notes autographes de Pétrarque, contient quelques œuvres de l'évêque de Milan. Outre le *De uocatione gentium* attribué à cette date à Ambroise (mais en réalité l'œuvre de Prosper d'Aquitaine), ou la lettre *De uera humilitate ad sacram uirginem Demetriadem* (attribuée alors à Ambroise), le manuscrit contient la lettre *ad Vercellenses*, le *De obitu Satyri fratris* et le *De fide resurrectionis* d'Ambroise (le second livre du *De obitu Satyri fratris*)¹⁰.

Les premières références à Ambroise cependant ne proviennent pas de l'œuvre même d'Ambroise mais de la *Vie d'Ambroise* rédigée par Paulin de Milan¹¹ au début du v^e siècle. Répondant à Thomas de Messine, Pétrarque mentionne les rivaux qu'ont dû affronter les Docteurs de l'Église, mais il souligne que le destin d'Ambroise fut particulier :

« Un seul fut sans rival ni détracteur, un seul fut paré d'une gloire entière jamais critiquée, Ambroise, dont la renommée n'a jamais été atteinte, même de son vivant, par la mordante envie, voilà ce que je trouve chez certains. Peut-être

7. Voir DOTTI (Ugo), *Pétrarque, op. cit.*, p. 231-287.

8. Voir PÉTRARQUE, *Lettres familières*, VI, 3, 23, trad. A. Longpré, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'Humanisme », 2002, p. 264-265. Aujourd'hui encore il n'y a pas unanimité sur la date de la naissance d'Ambroise, en 340 (*circa*) ou 334 (*circa*), voir l'état de la question dans G. Visonà, *Cronologia ambrosiana / Bibliografia ambrosiana*, « Opera omnia di Sant'Ambrogio », 25/26 : Sussidi, Milano-Roma, Biblioteca Ambrosiana, Città Nuova Editrice, 2004, p. 15-20.

9. Voir SANTIROSÌ (Federica), *Le postille del Petrarca ad Ambrogio (Codice Parigino Latino 1757)*, Firenze, Le Lettere, 2004.

10. Voir NOLHAC (Pierre de), *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, É. Bouillon, 1892 (nouvelle édition remaniée et augmentée, 2 vol., Paris, Champion, 1965).

11. Voir LAMIRANDE (Émilien), *Paulin de Milan et la « Vita Ambrosii »*, Paris-Tournai-Montréal, Desclée et Bellarmin, Collection « Recherches en Théologie », 30, 1983 ; PAREDI (Angelo), « Paulinus of Milan », *Sacris Erudiri* 14, 1963, p. 206-230. Pour l'édition du texte, voir *Paulini Vita Ambrosii*, éd. A. A. R. Bastiaensen avec trad. ital. de L. Canali, dans *Vita di Cipriano, Vita di Ambrogio, Vita di Agostino*, avec une introduction de Chr. Mohrmann, Milano, Mondadori, 1975 (1981²), p. 51-125, 281-338. Cette édition, avec trad. ital., a été reprise par G. BANTERLE dans « Opera omnia di sant'Ambrogio », vol. 24/II : *Le fonti latine su Sant'Ambrogio*, Milano-Roma, Biblioteca Ambrosiana, Città Nuova Editrice, 1991, p. 27-85. Voir également, PAOLINO DI MILANO, *Vita di Sant'Ambrogio*, éd. M. Navoni, Milano, Edizioni San Paolo, 1996. Nous remercions le Professeur G. Nauroy pour ces renseignements.

doit-on rapporter cette situation à la pureté et à l'unité de son enseignement, dépourvu de toute ambiguïté ; en effet, chez Paulin, le biographe d'Ambroise, nous lisons à la fois les noms de ses détracteurs et la punition infligée par le jugement de Dieu. Supporte donc désormais sans lamentations le sort qui, tu le constates, est échu aux esprits les plus élevés¹². »

Cette vision univoque de la vie d'Ambroise, très embellie, s'inscrit dans la tradition antique et médiévale de l'*exemplum*. Pétrarque retient notamment de cette biographie que les conditions dans lesquelles Ambroise a été élu évêque prouvent qu'il s'agit d'un homme providentiel¹³ :

« Souvent, en effet, une seule voix a pourvu à la stabilité du très grand nombre et ce n'est pas celui qui l'a prononcée mais la voix elle seule qui a déterminé les esprits et exercé sa puissance secrètement. Ainsi, pour ne pas multiplier les exemples, la seule voix, fortuite, d'un centurion a affermi le pouvoir suprême, alors chancelant, de Rome ; la seule voix d'un enfant, entendue dans la foule, fit d'Ambroise un évêque : cette initiative assura à cette illustre ville la paix et le salut aux églises d'Occident. Il sait, Lui le Très-Haut à qui rien n'échappe¹⁴, tirer, même de la bouche d'un pécheur, une parole bonne, perçante, puissante, efficace. »

Ce paragraphe situe les lecteurs dans la tradition cicéronienne de la parole « éloquente », conçue comme garantie de vérité et de paix dans le *De inuentione* par exemple. De la dimension civique de la parole postulée par Cicéron, Ambroise – selon cette biographie – étend le pouvoir de la parole à l'univers cosmique. Cette parole d'un enfant, innocente par nature, n'est pas sans faire penser à la voix enfantine à l'origine de la conversion d'Augustin (*Confessions*, VIII, XII, 29). La parole est appel à la conversion. Quant au centurion, il s'agit du centurion dont une parole anodine est interprétée par les sénateurs romains comme une prophétie réclamant la pérennité du site de Rome après sa destruction par les Gaulois en 390 avant notre ère (Tite-Live,

12. Sauf indication contraire, les traductions seront personnelles. Voir PÉTRARQUE, *Lettres familières*, I, 2, 14, trad. A. Longpré, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'Humanisme », 2002, p. 42-43.

13. Voir PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, VII, 27, éd. E. Nota, trad. F. Castelli, F. Fabre, A. de Rosny, L. Schebat, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'Humanisme », 2003, p. 310-313 et 569 : *Sepe enim statui plurimorum uox una consuluit neque auctor uocis sed uox ipsa mouit animos suamque uim latenter exercuit. Sic, ne exemplis inheream, una centurionis uox fortuita, nutans tunc Romanum stabiliuit imperium ; una uox infantis in populo audita Ambrosium fecit episcopum, que res et illius urbis requies fuit et occidentalium salus ecclesiarum. Nouit ille supernus rerum cognitor ex ore etiam peccatoris elicere uerbum bonum, penetrabile, potens, efficax.*

14. Topos que l'on retrouve dans la pensée chrétienne comme dans les textes néoplatoniciens. Ambroise lui-même rappelle que Dieu seul connaît ce qui est caché (*De obitu Theodosii*, 21, CSEL 73, p. 382). Cf. *De Iacob et uita beata*, II, 11, 48, éd. G. Nauroy, p. 479 et 600-601.

Histoire romaine, V, 55, 1-2). Cette référence au cœur du xiv^e siècle, quand l'Église, aux yeux de Pétrarque, vit l'exil à Babylone, c'est-à-dire en Avignon, n'est pas innocente. Le pouvoir spirituel est alors « vacillant » comme le pouvoir temporel. Une discrète analogie est dressée entre quatre axes temporels révélateurs d'une crise : la fragilité de la République romaine en 390 avant notre ère, les dernières années de celle-ci avec Cicéron, l'Antiquité tardive avec Ambroise et Augustin avant le déclin de la souveraineté de l'Empire romain et, enfin, le *Trecento*, marqué par « l'exil » de la papauté, l'inquiétude spirituelle et l'épidémie de peste. Or, qui, au *Trecento*, pourrait être le garant d'une parole « efficace » sinon le poète couronné lui-même ? Pétrarque, nouveau Cicéron, voit dans l'autorité providentielle accordée à Ambroise l'*auctoritas* dont lui-même rêve. S'il est précisé que le Créateur sait « faire sortir de toute bouche » la vérité, a fortiori le poète *uates*, par définition prophète inspiré, doit être écouté. Cette allusion fait également penser aux prophétesses païennes, comme la Pythie de Delphes, et à celles christianisées comme les Sibylles. Pétrarque serait à la fois la voix de l'évêque (qui transmet la parole au nom de Dieu) et la voix de l'enfant (qui transmet directement la parole de Dieu). Ajoutons que le modèle de la parole de vérité serait Dieu lui-même et donc le Christ. En effet, quand Pétrarque indique que le Créateur sait insuffler la parole de vérité, il se réfère à Paul, *Épître aux Hébreux*, 4, 12 : *uiuus enim est sermo Dei et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti* (« vivante, en effet, est la parole de Dieu, et efficace et plus perçante que tout glaive à double tranchant »). L'adjectif au comparatif *penetrabilior* est explicité par He 4, 14 : *habentem ergo pontificem magnum, qui penetrauit caelos, Iesum Filium Dei, teneamus confessionem* (« comme nous avons un grand prêtre qui a pénétré les cieux, Jésus-Christ, conservons notre profession de foi »). C'est à cette source sacrée (He 4, 12) que Pétrarque doit le rapprochement entre *penetrabile* et *efficax*. Pétrarque ne fait pas preuve d'originalité en recourant à cette citation, présente 28 fois de façon directe ou allusive chez Ambroise. On la retrouve dans les œuvres d'Origène, Paulin de Nole, Euchère de Lyon, Jean Cassien, Jérôme, Fulgence de Ruspe, Césaire d'Arles, Grégoire le Grand, Bernard de Clairvaux, Bonaventure, Hraban Maur, Hughes de Saint Victor, Jean de Salisbury, Pierre Damien, Thomas d'Aquin. Pétrarque se situe donc dans ce qu'il faut appeler non pas seulement une tradition littéraire, mais un héritage spirituel.

La Bible est toujours présente à son esprit, proclamant l'omniscience (voir He 4, 13) et la toute-puissance de Dieu. Cette influence du chapitre IV de l'*Épître aux Hébreux* explicite une autre allusion de Pétrarque : *illius urbis requies*. En effet, ce chapitre IV de Paul développe le thème du repos (*requies*) en Dieu pour ceux qui acceptent de croire et qui renoncent au péché. L'absence de foi (*incredulitas*), au contraire, empêche de connaître le vrai repos. On constate donc combien Pétrarque est fidèle à la pensée de Paul, de même que la voix d'un enfant incita Augustin à ouvrir le livre de l'Apôtre Paul où il tombe sur ces lignes : « Non, pas de ripailles et de soûleries ; non, pas de coucheries et d'impudicités » (Rm 13, 13-14). Les épîtres de Paul ont été parmi les premiers ouvrages acquis par Pétrarque avec les *Étymologies* d'Isidore de Séville, les

œuvres de Virgile, la *Cité de Dieu* d'Augustin¹⁵, sans oublier les *Confessions*, un livre au format « poche » qui lui avait été offert par Denis de Bourg Saint Sépulcre, augustinien qui enseignait l'Écriture sainte (Pétrarque, *Lettres familières*, IV, 1, 26). Revenons maintenant à la voix du centurion romain dans Tite-Live et comparons cette voix avec ce que Pétrarque précise : même la voix du pécheur peut apporter le salut. Peut-on ne pas penser à la voix d'un autre centurion, celui qui reconnaît la divinité du Christ dans le Nouveau Testament (Mt 27, 54 ; Mc 15, 39 ; Lc 23, 47) ? La référence à la voix prophétique participe d'une double mise en scène, spirituelle et politique. La parole de Dieu consacre le pouvoir spirituel et politique.

La biographie d'Ambroise par Paulin de Milan, livre d'exemplarité sur la vie religieuse et sur l'*ethos* de l'évêque de Milan, fait d'Ambroise un *exemplum* religieux des pouvoirs de la parole sacrée, mais, plus encore, un « maître de vie » pour reprendre l'expression de Jacques Fontaine¹⁶. Les références à Ambroise dans l'œuvre de Pétrarque ne renvoient, en effet, ni aux débats théologiques du IV^e siècle ni à la théologie dogmatique de l'évêque de Milan. Pétrarque cherche, dans l'œuvre d'Ambroise, une espérance spirituelle et morale. Significativement, Pétrarque fait ainsi plusieurs fois allusion aux pages qu'Ambroise a consacrées à la mort de son frère. Dans les *Lettres familières* (IV, 10, 3)¹⁷, Pétrarque adresse une lettre de consolation à Pellegrino de Messine à l'occasion de la mort d'un ami. Les deux modèles évoqués de la lettre de consolation sont Cicéron (*Ad Att.* XII, 14, 3) et Ambroise (*De obitu Satyri fratris*, pour reprendre le titre présent dans le manuscrit *Parisinus Latinus* 1757, folio 27v.). Alors que Pellegrino de Messine demande une lettre de consolation, Pétrarque compose une courte lettre d'une page qui se termine cependant sur un poème de cinq distiques élégiaques. Pétrarque retrouve l'inspiration des origines de l'élegie comme épitaphe, épigramme funéraire, *planctus*. On pense à Catulle pleurant son frère. Païens et chrétiens, Cicéron et Ambroise, se rejoignent dans la déploration et le deuil. Cette réflexion sur la mort met en évidence ce que Pétrarque recherche à la lecture d'Ambroise : la quête d'une intériorité, donc d'une spiritualité.

Revenons maintenant à la lettre de Pétrarque en réponse à l'inquiétude spirituelle de Boccace. Quel pouvait être le meilleur baume employé par Pétrarque, médecin des âmes, pour guérir Boccace sinon la lecture du *De obitu Satyri fratris*

15. Voir notamment RICO (Francisco), « Philologie et philosophie chez Pétrarque », dans BROCK (M.), FURLAN (F.), LA BRASCA (F.) (dir.), *La bibliothèque de Pétrarque. Livres et auteurs autour d'un humaniste*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 35-60. Pour l'influence des épîtres de Paul sur Pétrarque, voir MARTINELLI (Bortolo), *Petrarca e il Ventoso*, *op. cit.*, p. 301-417.

16. FONTAINE (Jacques), *La littérature latine chrétienne*, Paris, P.U.F., 1970, p. 63-76, ici p. 63.

17. Voir PÉTRARQUE, *Lettres familières*, IV-VII, trad. A. Longpré, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'Humanisme », 2002, p. 64-67.

d'Ambroise¹⁸ ? Ambroise reprend notamment aux *Tusculanes* de Cicéron (I, 48, 114 par exemple) le topos paradoxal : mieux vaut ne pas être né. Pétrarque emprunte donc à l'art de la polémique le procédé du renversement d'un paradoxe (prédiction d'une mort imminente) par un second paradoxe (il faudrait craindre non la mort mais la naissance) ; et son garant est une nouvelle fois Ambroise, lecteur de Job (3, 1-26), de l'Ecclésiaste (Qohélet, 4, 3), de l'Ecclésiastique (23, 14), de Jérémie (20, 17-18), de Matthieu (26, 24) mais aussi de Cicéron. Et Pétrarque de profiter de cette lettre à Boccace pour corriger, en philologue, son manuscrit d'Ambroise : là où il était écrit *funebrem pecuniam* (BnF lat. 1757, folio 48r.)¹⁹ il écrit dans la marge « *uel fe* », proposant donc de lire *fenebrem pecuniam* (argent prêté à usure, à partir de *fenus*, « l'intérêt de l'argent prêté »)²⁰. Pétrarque adresse donc à Boccace une consolation philosophique sur la crainte de la mort en empruntant simultanément ses arguments à Cicéron et à Ambroise. La posture de malédiction, proférée par celui qui dans les textes sacrés maudit le jour de sa naissance, devient revendication « humaniste » d'une recherche de la sérénité par le double héritage simultané de la sagesse antique, même païenne, et de l'espérance sacrée. Les belles lettres [...] « éveillent l'amour de la vertu et suppriment, ou diminuent, la crainte de la mort », écrit Pétrarque dans sa réponse à Boccace (*Lettres de la vieillesse*, I, 5, 51)²¹.

Plus intérieurement encore, cette quête spirituelle se vit à travers la solitude. Pétrarque, séjournant à Milan entre 1353 et 1361, a connu la demeure où avait vécu Ambroise, partagé entre *negotium* et *otium religiosum*. Ambroise aurait eu pour habitude de se retirer dans une forêt (*silva*) propice à la contemplation, au sein de laquelle se trouvait une petite demeure, un sanctuaire tel que la maison de Pythagore à Métaponte, écrit Pétrarque dans la *Vie solitaire* (II, 4). Pétrarque avait, quant à lui, élu domicile dans le Vaucluse, près d'une source. La solitude est prière²² et création, création littéraire et recreation de l'homme lui-même :

*illic, ut audio et ut auguror, librorum mellifluos flores sparsit, quorum hodie per omnes tractus Ecclesiae gustus suavissimus et fragrantissimus est odor.*²³
(« Là, comme je l'entends dire et comme je le conjecture, il dissémina les fleurs ruisselant de miel de ses livres, dont aujourd'hui le goût très savoureux et le très puissant parfum sont perçus partout où s'étend l'Église »).

18. Voir AMBROISE, *De excessu fratris Satyri*, éd. O. Faller, CSEL 73, 1955 ; id., *Sur la mort de son frère*, trad. M. Bonnot, introd. et notes D. Marianelli, Paris, Migne, « Les Pères dans la foi » 84, 2002.

19. Voir *Exc.fr* 2, 34, CSEL 73, p. 267, 7.

20. Voir SANTIROSÌ (Federica), *Le postille del Petrarca ad Ambrogio (Codice Parigino Latino 1757)*, op. cit., p. 38 et 176.

21. Voir PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, I-III, op. cit., p. 68-69.

22. Pétrarque s'appuie sur la lettre 49 d'Ambroise, à Sabinus (= PL 16, coll. 1153-1154).

23. Voir PÉTRARQUE, *La vie solitaire*, introduction, traduction et notes de C. Carraud, Grenoble, Jérôme Millon, 1999, p. 206-207.

L'adjectif *mellifluus* provient vraisemblablement de la lecture d'Augustin (*De Musica*, III, 2, 3 et III, 7, 15) ou de Boèce, *Consolation de Philosophie*, V, c. 2, v. 3, où il désigne la voix d'Homère à propos de « l'omniscience du Créateur²⁴ », à partir d'une interprétation du vers 277 du livre III de l'*Illiade* d'Homère : *melliflui canit oris Homerus*. Cette précision prolonge le portrait idéalisé de la vie d'un homme d'exception conçue comme un *exemplum*, dans l'héritage de l'écriture des vies des hommes illustres.

Mais il est un intérêt plus secret peut-être pour la lecture d'Ambroise dans cette quête philosophique et spirituelle d'une vie intérieure. Si Cicéron est un modèle d'écriture et de pensée pour Ambroise, auteur lui aussi d'un *De officiis*, Pétrarque cherche tout autant en lui la présence de la pensée platonicienne²⁵. Dans la lettre 5 du livre I des *Rerum senilium*, Pétrarque établit ainsi un parallèle entre Ambroise, Cicéron (*Tusculanes*, I, 31, 75) et Platon (*Phédon*, 67e) sur la philosophie conçue comme « méditation de la mort ». Pétrarque n'hésite pas à établir des correspondances entre des philosophes païens (Platon et Cicéron) et des Pères de l'Église (Ambroise, Augustin)²⁶. Parlant de « considérations philosophiques [...] relatives à Dieu, à l'âme, aux misères et aux erreurs des hommes, au mépris de la vie présente et au désir de l'autre vie », Pétrarque précise : « si les noms de leurs auteurs manquaient, tu jurerais qu'elles ont été écrites par Ambroise ou par Augustin ».

Ambroise est donc un passeur de textes et d'idées : il donne accès à la pensée de Platon pour quelqu'un qui ne lit pas le grec, comme l'indique Pétrarque au livre IV du *De sui ipsius et multorum ignorantia* :

« De grandes autorités attribuent « à Platon le premier rang »²⁷ : Cicéron d'abord et Virgile (celui-ci le suit sans le nommer), Pline en outre et Plotin,

24. Nous empruntons l'expression à J.-Y. Guillaumin dans BOÈCE, *La Consolation de Philosophie*, trad. J.-Y. Guillaumin, Paris, Les Belles Lettres, « La Roue à Livres », 2002, p. 128. Voir *Anici Manli Severini Boethi De consolatione philosophiae libri quinque*, éd. Adrianus a Forti Scuto, London, Burns Oates & Washbourne Ltd, 1925, p. 142. Sur cette citation et plus largement sur le thème de l'image du miel en littérature, nous renvoyons à notre communication : « Le soleil et les abeilles : Pétrarque et Coluccio Salutati lecteurs de Boèce », in : *Boèce au fil du temps : la réception de son œuvre et son influence sur les lettres européennes du Moyen Âge à nos jours*, colloque international organisé par S. Conte, A. Oiffer-Bomsel, M. E. Cantarino Suñer, Université de Reims Champagne-Ardenne, 2-3 juin 2016, à paraître.

25. Voir PÉTRARQUE, *La vie solitaire*, II, 13. Pour l'influence du néoplatonisme sur la pensée d'Ambroise, voir Ambroise de Milan, *Jacob et la vie heureuse*, éd. et trad. G. Nauroy, Paris, Cerf, « Sources chrétiennes, 534 », 2010, p. 119-183 notamment.

26. Voir PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, II, 1, 51, *op. cit.*, p. 132-133. Nous reprenons la traduction de F. Castelli, F. Fabre et A. de Rosny.

27. La référence à Platon comme « père de la philosophie » provient vraisemblablement de la lecture du *De Abraham*, II, 7, 37 d'Ambroise. Voir AMBROISE, *Abraham*, éd. A.-G. Hamman, trad. C. Lavant, F. Bilbille Gaven, J.-C. Gaven, Paris, Migne, « Les

Le premier humanisme latin en Italie face à la théologie

Apulée, Macrobe, Porphyre, Censorinus, Josèphe et, parmi les nôtres, Ambroise, Augustin, Jérôme et bien d'autres. Est-il nécessaire de le prouver ? C'est connu de tous. Et qui donc ne lui décerne pas le premier rang, sinon la foule insensée de ces braillards de scolastiques. »

Pour Pétrarque, le renouvellement de la théologie passe donc par l'approfondissement d'une spiritualité qui s'exprime poétiquement. On quitte le débat scolastique *pro et contra* qui ne peut mener à une connaissance certaine de Dieu pour trouver en soi-même Dieu, celui qui est plus moi-même que moi, pour reprendre un motif augustinien cher à Claudel. Finalement, ce que recherche le regard de l'humaniste dans l'œuvre d'Ambroise, c'est non une dogmatique, mais une éthique de vie chrétienne fondée sur l'Espérance. À ce titre, la lecture des Pères de l'Église pouvait offrir un renouvellement de la théologie au *Trecento*: la conversion d'Augustin, grâce à la prédication d'Ambroise, *sub illo fidelissimo ac sanctissimo precone ueritatis*²⁸, pouvait être un modèle, idéalisé certes, des liens entre littérature et spiritualité. La traduction de Juliette Bertrand revue par Christophe Carraud (« à l'instigation du très saint et très fidèle annonciateur de la vérité ») accentuée, par allusion à l'Annonciation, l'identification de l'évêque de Milan avec un messager céleste, pour ne pas dire un prophète. Telle serait finalement la réponse de Pétrarque à Boccace, quand son ami venait de recevoir un message inquiétant de la part d'un mourant s'exprimant au nom du Christ : ne pas écouter les prophéties contemporaines prédisant la mort, mais relire les Pères de l'Église, notamment Ambroise, pour se délivrer de l'inquiétude spirituelle. De façon significative, Pétrarque dit que « le mourant avait imploré Dieu en une prière efficace et destinée à gagner les cieux » (*orasse Deum efficaci et ad celum peruentura prece*²⁹), mais le ton ne serait-il pas légèrement ironique ? La véritable efficacité serait plutôt la parole de l'Apôtre Paul, transmise par Ambroise, et, plus modestement, celle du poète chargée de transmettre non la peur, mais l'Espérance. La culture à la fois théologique et humaniste, aux yeux de Pétrarque, est celle qui doit vaincre les superstitions. Le mourant qui pense être chargé de la Parole de Dieu est ainsi appelé *terrificator* (*Lettres de la vieillesse*, I, 5, 15), « un fabricant de terreur », un néologisme qui exprime l'ironie du poète couronné dénonçant l'aveuglement de celui qui refuse toute dignité à la poésie non biblique. ■

Pères dans la foi, 74 », 1999. Voir PÉTRARQUE, *Mon ignorance et celle de tant d'autres*, trad. J. Bertrand revue par C. Carraud, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2000, p. 162-165 et 279 (note 395, où se trouve la référence au *De Abraham*). Ce passage est commenté par KÖNIG-PRALONG (Catherine), dans *Le bon usage des savoirs. Scolastique, philosophie et politique culturelle*, Paris, Vrin, 2011, p. 55-57.

28. PÉTRARQUE, *Mon ignorance et celle de tant d'autres*, op. cit., p. 178-179.

29. Voir PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, I, 5, 8, op. cit., p. 50-51.

